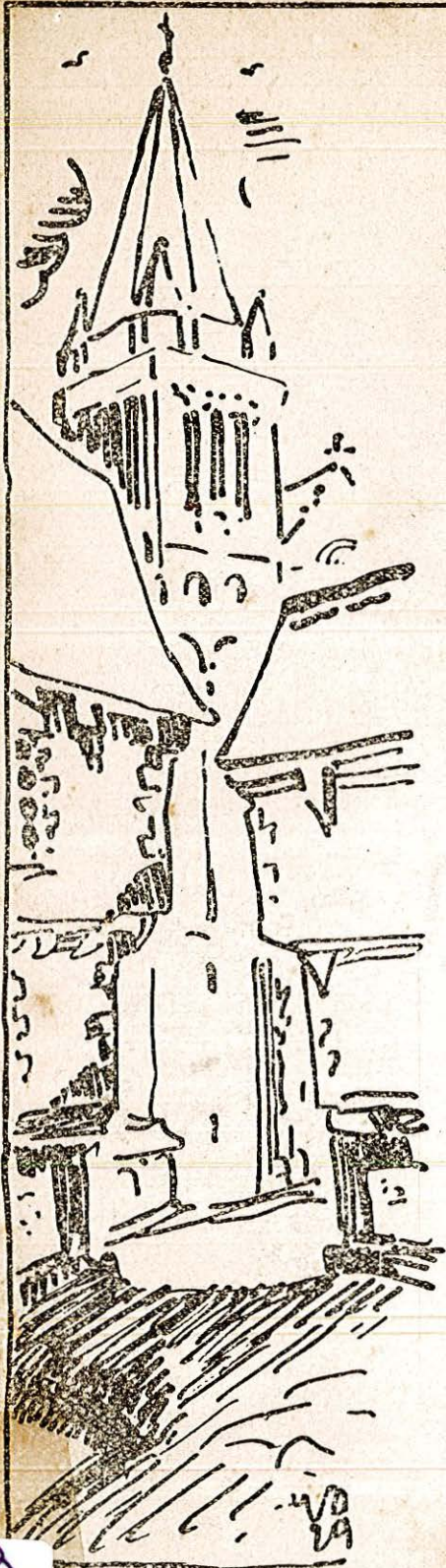


Joseph BLAREZ

C
A
T
H
E
D
R
A
L
E
DE
V
A
N
N
E
S



B.
26.
6
LA

67621

JOSEPH BLAREZ

CATHÉDRALE DE VANNES

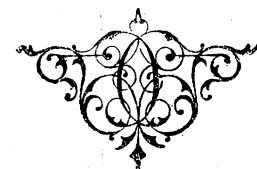
Visite archéologique de l'église

Description du mobilier

et en particulier

de la tapisserie de saint Vincent

F.B.
726.
6
BLA



VANNES

IMPRIMERIE GALLES, PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

1929

Diocèse de
Quimper & Léon

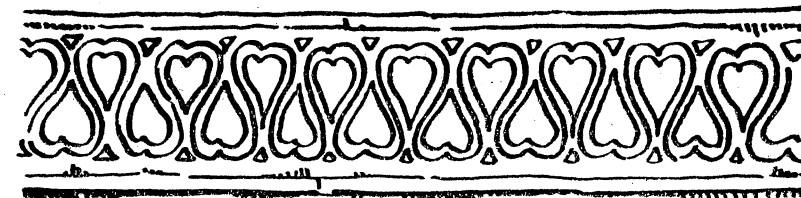
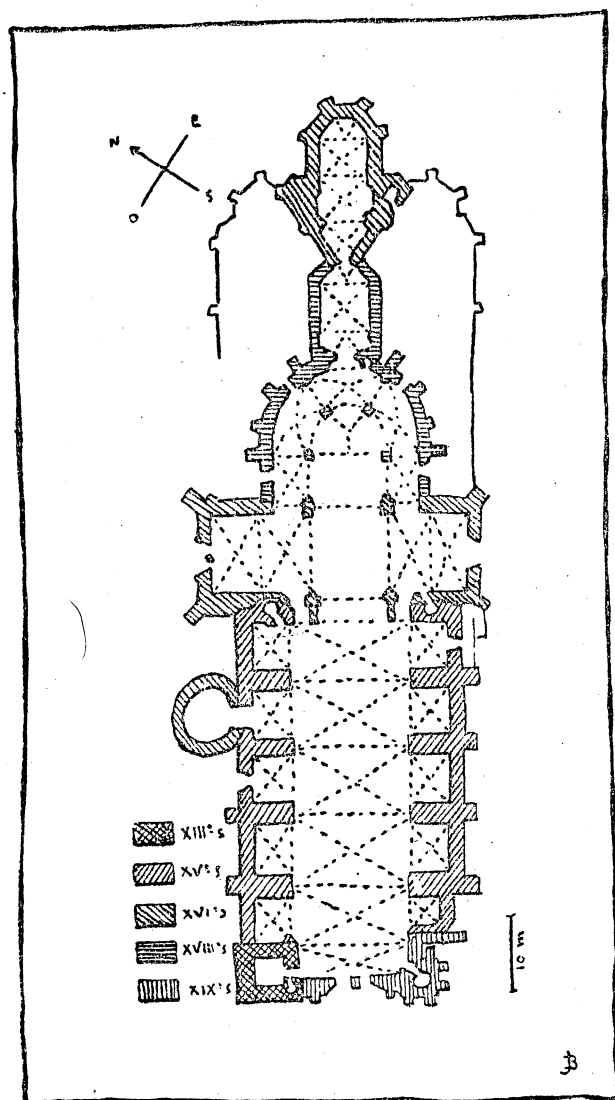
Document numérisé en 2016



A
MONSIEUR LE GARREC
DOYEN DU CHAPITRE

A
MONSIEUR LE CHANOINE BULEON
CURÉ-ARCHIPRÊTRE

HOMMAGE
RESPECTUEUX ET DÉVOUÉ



Coup d'œil rétrospectif

La cathédrale est, avec le théâtre, *le plus vieux monument de la ville.*

La place Henri IV, jadis appelée *Men-Liev* (pierre levée), occupe le centre de la cité gallo-romaine, où se rendaient les jugements, se proclamaient les ordres, se criaient les annonces (1).

La ville était alors resserrée dans une enceinte triangulaire, dont les sommets sont la porte-prison à l'est, le milieu de la rue Emile-Burgault au nord-ouest, le haut de la place des Lices au sud.

Les maisons de la place Henri IV, reconstruites au xvr^e siècle, forment un ensemble curieux et pittoresque, avec leurs pans de bois, leurs étages surplombants, leurs combles se tapissant d'ardoises contre le vent de mer et parfois accusant le profil de leur charpente par un arc brisé. Que ces vieilles demeures, qui virent naître et passer les siècles, doivent savoir de jolies histoires ! Certains déplorent qu'elles disparaissent, non pas effritées par le temps qui vient à bout de toutes choses, mais

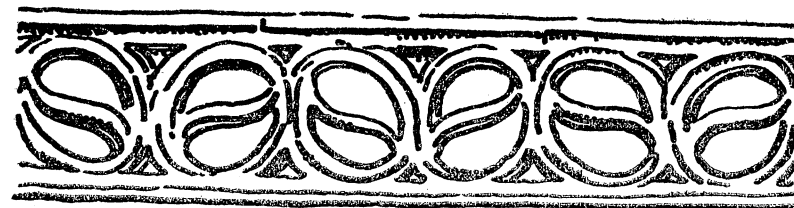
(1) Aujourd'hui encore, dans nos paroisses de campagne, le crieur monte sur la pierre, pour publier ses annonces.

sous le pic du démolisseur ou le vernis et le badigeon, qui, sous prétexte de les rafistoler et ajuster aux exigences de l'hygiène et du confort moderne, les rendent méconnaissables. D'autres, avec Henri Bordeaux, pensent que « la vétusté des habitations ne se revêt de poésie que pour les visiteurs de passage ».

Par dessus les toits et entre deux maisons qui se joignent presque par le haut, on aperçoit la cathédrale, centre religieux de la ville et du diocèse. Resserrée de toutes parts entre des rues étroites, elle manque de perspective. Faut-il le regretter; si les vieilles maisons, qui l'entourent, lui composent un cadre moyenâgeux ?

Les premiers évêques de Vannes ne semblent pas s'y être établis. Saint-Symphorien, dans le quartier actuel de la gare, puis Saint-Patern, non loin des murs de la ville, furent sans doute ici les lieux de culte les plus anciens. Mais il n'empêche que l'origine de la cathédrale remonte à une époque reculée. Son orientation n'est pas parfaite : l'axe est dévié vers le nord-est, ce qui donnerait à penser qu'elle fut construite sur l'emplacement d'un monument plus ancien, temple ou palais.

La première église bâtie en cet endroit fut détruite par les Normands au début du ^xe siècle. Cent ans plus tard, l'évêque Judicaël et son frère, le duc Geoffroy I^{er}, la relevèrent de ses ruines. Leur œuvre dut être reprise à la fin du ^{xii}e siècle, peut-être sous l'épiscopat de Rouaud, de sainte mémoire (1143-1177), qui fit édifier un monument, dont le plan d'ensemble, décrit au ^{xviii}e siècle par l'architecte Kerleau, l'apparente à l'église abbatiale de Saint-Gildas-de-Rhuys. Cette cathédrale romane fut reconstruite, disons mieux, restaurée, remaniée, adaptée aux exigences du style moderne, au fur et à mesure qu'elle tombait en ruine, au ^{xv}e, au ^{xvi}e, au ^{xviii}e siècle.



Tour extérieure

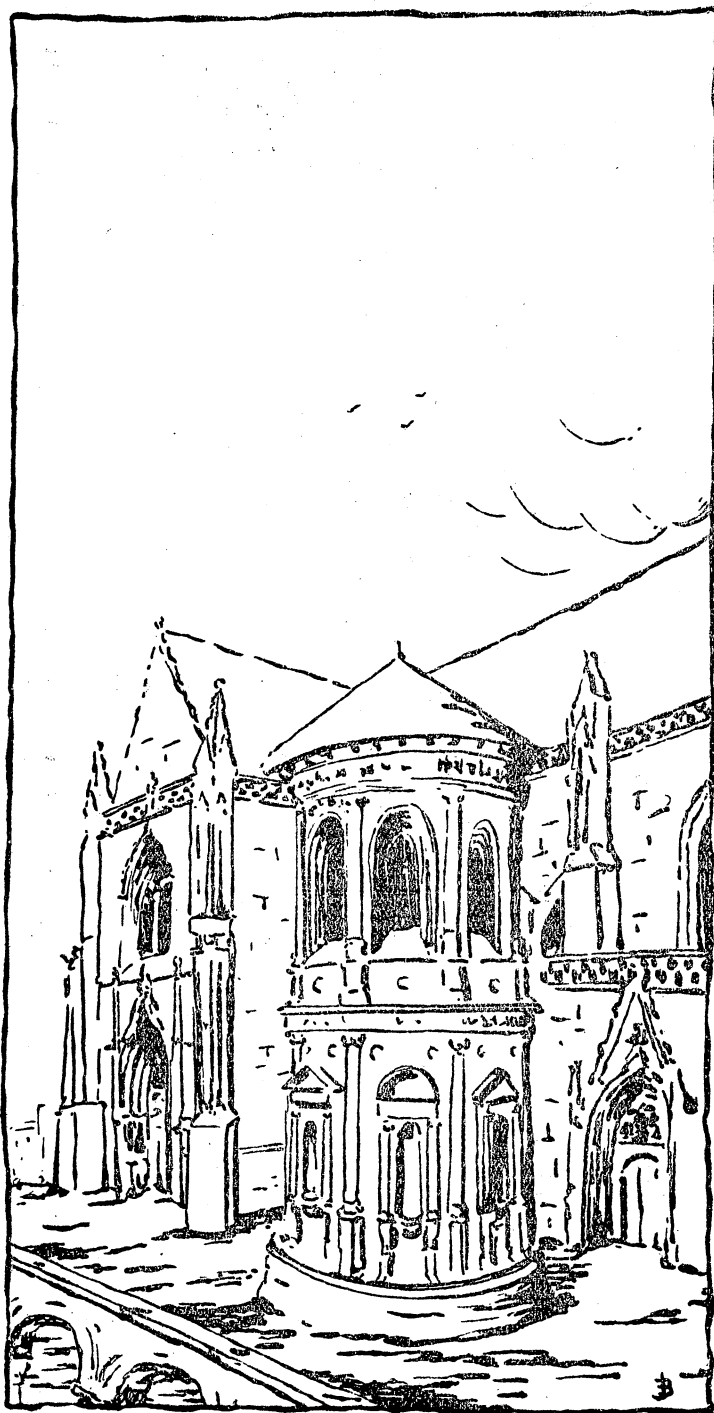
Descendons la rue des Chanoines (1). Dès qu'on y débouche, on découvre la *cathédrale*.

Presque toute en granit des carrières de Saint-Nolff, elle offre une tonalité d'ensemble grise, à laquelle la pluie chassée par les vents du nord ajoute une patine verdâtre.

Le premier coup d'œil qu'on y jette peut être déconcertant, par suite de la disparité des éléments qu'on y trouve.

En bordure d'un toit très aigu, une galerie à flammes et quatrefeuilles mélangés court le long de l'édifice. Les contre-forts sont surmontés de pinacles à choux. Sous les fenêtres hautes à meneaux maladroitement restaurés en style du ^{xiv}e siècle dans une église du ^{xv}e, se développe une seconde

(1) Voici immédiatement à gauche une des trois ou quatre plus vieilles maisons de la ville : elle conserve des baies en arc surbaissé, avec des chapiteaux à feuilles. Une maison en face garde au rez-de-chaussée des piliers de pierre, qui laissaient voir l'intérieur d'une boutique et supportent un premier étage avancé. Au coin, un homme, qui se tient la figure à pleines mains, regarde en bas un chanoine coiffé de sa barrette. C'est en haut de cette rue qu'était établie la première résidence épiscopale connue. Depuis lors, les évêques habitèrent au château de la Motte, à l'angle des rues Billault et Emile-Burgault, que le duc Jean II leur abandonna. L'évêque Henri Tors reconstruisit cette demeure en 1288, et M^{re} Charles de Rosmadec en 1654. Leurs successeurs y vécurent jusqu'à la Révolution. Les ruines mêmes en ont récemment disparu : *etiam periere ruinae*.



galerie, dont la balustrade est une réplique de celle de la toiture et qui couvre toute la largeur des chapelles latérales. Le mur est épaulé par une seconde ligne de contreforts à pinacles reliée à la première par de petits arcs-boutants et flanquée de gargouilles. Les fenêtres du bas reproduisent celles de l'étage supérieur.

Contre cette face de la cathédrale s'appuie une *chapelle circulaire* fort jolie, qui serait la première construction importante de la Renaissance de ce côté des Alpes. Elle est due à la munificence et au goût très averti de Jean Daniélo, qui y fit graver sous la corniche et à mi-hauteur cette inscription en belles capitales romaines :

TEMPLVM. HOC. AD. HONOR. ET. GLORIA. CORPORIS. SACRI.
OMNIPOTETIS. DEI. VIVI. CRISTI. IESV. DOMINI. NOSTRI. R. P. D.
IO. DANIELO. CANO. ET. ARCHIDIACONVS. ECLE. VENETEN. AC.
LITRAR. APLICAR. DE. MAIORI. PARCO. ABBREVIATOR. SVIS. STRVXIT.
IMPESIS. MDXXXVII (1).

Grâce à ses bénéfices importants de Saint-Gildas-de-Rhuys dont il était abbé commendataire, de Péaule dont il était doyen, ainsi que de plusieurs autres paroisses, Daniélo reproduisit dans cette chapelle le style qu'il avait admiré au palais Farnèse et à la Chancellerie pontificale. Il en traça lui-même les plans, à moins qu'il ne les ait demandés à San-Gallo ou à quelque autre maître italien.

Elle se partage, comme le reste de l'édifice, en deux ordres superposés : dans l'ordre inférieur, dorique, des colonnettes à demi saillantes, reposées sur socles, séparent des niches à coquilles et à frontons alternativement triangulaires et cintrés ; dans l'ordre supérieur, ionique, des pilastres encadrent des fenêtres en plein cintre largement ébrasées, sous lesquelles on aperçoit, comme aussi à tous les écoinçons, des alvéoles

(1) « Cette chapelle fut construite en 1537 en l'honneur du corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu vivant et tout-puissant, par la générosité de R. P. Dom Jean Daniélo, chanoine et archidiacre de l'église de Vannes, abrégiateur des Lettres apostoliques du Parc Majeur (ou Grand Parquet). »

destinées à recevoir des médaillons de marbre ou de céramique, qui ne furent sans doute jamais exécutés. Une corniche supporte aujourd'hui un toit conique, qui remplace mal la balustrade primitive, dont on a récemment retrouvé des fuseaux (1).

A droite de cette chapelle ronde, dite « chapelle du Saint-Sacrement », s'ouvre une petite porte flamboyante, qu'on aimerait à voir restaurer.

Au premier plan, on s'étonne de trouver les **ruines d'un cloître**. A l'origine, c'était là le cimetière. La colonnade fut seulement construite de 1530 à 1537. Par la suite, des maisons s'y logèrent, appuyées contre les murs de l'église ; lorsqu'au milieu du XIX^e siècle, on dégaga les abords de la cathédrale,



les maçons détruisirent malheureusement ce cloître, qui empiétait sur la rue actuelle des Chanoines : quelques vestiges seulement ont pu être sauvés. Les chapiteaux corinthiens s'ornent de feuilles d'acanthos et de palmes.

L'avant-dernier présente trois têtes, dont une à chevelure bouffante coiffée d'une toque à la mode du XVI^e siècle. Dans le square entouré de grilles, par un beau clair de lune, sur le fond sombre et découpé de la cathédrale, ces ruines produisent une étrange impression.

La **tour nord**, seul élément architectural du début du XIII^e siècle, se présente sans autre ornement que de longues meurtrières à lancettes jusqu'à hauteur des maisons qui jadis s'y appuyaient. Autour de la maison de Dieu, les demeures bourgeoises se pressaient alors, comme pour lui demander aide et protection. Par-dessus les toits, la tour s'élevait hardi-

(1) Juste en face de cette chapelle, de l'autre côté de la rue, Daniélo fit encore fleurir le style de la Renaissance dans son archidiaconé, où, comme le porte une inscription sur marbre, un siècle plus tard, au mois d'août 1644, « Henriette de France, fille de Henri IV, épouse de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, fuyant la Révolution anglaise, séjourna, visitée de tous et bien reçue ». L'archidiaconé, reconstruit au XVIII^e siècle, porte actuellement le N° 24. La maison suivante, N° 22, ancienne demeure prébendale, est aujourd'hui le presbytère. Celle qui porte le N° 20, de 1594 au moins à 1790, abrita la psalette.

ment. Chaque face est ornée de trois arcatures ogivales aveugles qui reposent sur de hautes et minces colonnettes saillantes, et s'agrémentent de trèfles et quatrefeuilles ; à l'étage supérieur, chaque face présente cinq arcatures à arcs brisés, dont les trois du centre ajourées sont munies d'abatsons ; entre ces deux étages, des fenêtres en plein cintre regardent sur la façade de l'ouest ; la galerie, les clochetons d'angles et la flèche octogone trop courte furent construits en 1824 et 1825, sur les plans de Brunet-Debaines, pour remplacer le clocher primitif abattu par la foudre. L'ensemble, sobre, même un peu sévère, ne manque pas de beauté.

A gauche de la chapelle du Saint-Sacrement, au pignon du transept nord, terminé en 1520, s'ouvre le **portail des Chanoines**, le plus orné de l'édifice. Il mérite bien d'être considéré avec quelque attention. Sans nous arrêter à la statue moderne de Notre-Dame de la Paix, inspirée de la Vierge de Pontmain, œuvre du sculpteur Donnart, de Landerneau, qui trône sur un riche baldaquin où l'on relève des traces d'or ancien ; — remarquons, en passant, les grains du rosaire qui se déroule sous les accolades des portes géminées : peut-être sommes-nous en présence du seul exemple qu'on en puisse citer dans une sculpture extérieure d'église. A droite et à gauche, les coquilles qui surmontent les niches, accusent déjà l'influence de la Renaissance : ce pignon est antérieur d'une dizaine d'années seulement à la chapelle du Saint-Sacrement ; et pourtant il appartient encore nettement au style gothique flamboyant.

Les divers éléments d'architecture s'étagent avec beaucoup d'harmonie. Et puis, l'artiste a laissé libre cours au caprice de son imagination. Tout en haut, au milieu de la galerie supérieure, voyez donc ce « grotesque », les deux poings sur les hanches, assis sur un fût de colonne : n'a-t-il pas l'air de se moquer des passants ?

A mi-hauteur des contreforts, regardez ces deux étranges personnages accompagnés de lévriers : quel est cet individu



armé d'une lourde massue et magnifiquement vêtu d'un manteau à traîne ? Vis-à-vis, voilà sans doute sa femme. Plus bas, on dirait des pèlerins au tombeau de saint Vincent.

En plein milieu, à ses clefs, on reconnaît saint Pierre. Au sommet du pinacle de droite, cette statuette qui tient un calice serait saint Jean, à moins que ce soit plutôt sainte Barbe. Et en face ? c'est peut-être saint Jacques. Plus

bas, à droite, une fine sculpture représente l'*Ecce Homo*, avec deux anges, qui fait pendant à l'homme au léopard. A hauteur des niches, des singes jouent à traverser l'épaisseur du pilier. Et, jusque dans le creux d'une moulure, à trois pieds du sol, près de la porte gauche, le sculpteur s'est amusé à mettre un petit bonhomme tout juste grand comme la main. Voilà bien déjà la fantaisie de la Renaissance, avec encore la naïveté du Moyen-Age.

A l'est du transept, on aperçoit les pierres d'attente d'une construction interrompue au *xvi^e* siècle, à laquelle deux cents ans plus tard on substitua le plan mesquin du *chœur* actuel. Trop étroit, soutenu par des contreforts disgracieux et recouvert d'une toiture beaucoup plus basse que celle de la nef, il s'allonge démesurément par deux chapelles placées d'enfilade. La plus éloignée offre un nouvel et curieux exemple d'architecture de transition : l'ensemble est ogival, tandis que les détails sont de la Renaissance. On y voit encore le point de départ de chapelles rayonnantes demeurées à l'état de projet.

Le chevet de la cathédrale donne sur la place Brûlée, ainsi nommée en souvenir d'un incendie qui détruisit les maisons accotées au mur de l'église et dont le tracé reste marqué par le bord du pavage (1).

(1) Au bas de cette place s'ouvre la porte-prison, anciennement porte Saint-Patern : c'était le passage obligé des voitures venant de Nantes, qui devaient suivre la rue des Vierges (Vierges folles), seule rue charretière, pour parvenir au centre de la ville.

Rue Saint-Guenhaël, on longe à droite les soubassements d'une chapelle rayonnante inachevée, qui sert actuellement de cour à la sacristie. On aperçoit plus loin une colonne cannelée, vestige d'une chapelle de l'ancienne église romane (1).

Ce côté de la cathédrale ne répond pas exactement à celui de la rue des Chanoines : le croisillon (1504-1505), faute de place, a moins de profondeur. Les angles sont munis de contreforts ornés de clochetons ; des crochets et des choux garnissent les rampants du toit, dont la pointe s'amortit par un élégant fleuron ; ici, les deux galeries superposées font le tour du transept. La porte qui s'y ouvrait s'appelait la *porte des Ducs* (2). Elle conserve encore sous l'accolade les traces des écussons de Bretagne et de l'évêque Jacques de Beaune, martelés à la Révolution. Un escalier en hors-d'œuvre venait encombrer la rue, dont, il est vrai, le niveau était jadis plus élevé d'un mètre en cet endroit : il fut supprimé en 1776. La porte fut murée, tandis qu'un portillon était ouvert dans la chapelle voisine, avec perron dans l'épaisseur du croisillon.

La *tour sud*, construite en 1867 par l'architecte Charier, est soutenue par deux contreforts sur chaque face ; le premier étage est orné de colonnettes et de clochetons ; la flèche octogone est élégante. Mais cette tourelle, dans l'ensemble de l'édifice, paraît mesquine (3).

(1) Au coin de la rue de la Bienfaisance, voilà une des plus curieuses maisons de la ville : au-dessus d'un rez-de-chaussée, où devait jadis s'ouvrir une échoppe et d'un premier étage écrasé, le second surplombe fortement, soutenu par des jambes de force qui reposent sur des corbelets naïvement sculptés en têtes de bonshommes. Elle peut dater du *xv^e* siècle. Celles qui lui font suite paraissent un peu moins anciennes, mais ne manquent pas non plus de pittoresque. La rue de la Bienfaisance s'appelait anciennement rue des Trois-Duchesses, en souvenir de Catherine de Luxembourg, d'Isabeau d'Ecosse et de Françoise d'Amboise, qui y ont passé.

(2) C'était l'entrée ordinaire de la Cour, venant du château de l'Hermine : l'Ecole d'Artillerie, construite sur l'emplacement de l'ancienne résidence ducale, ne se voit plus de la place des Lices, mais seulement de la belle promenade de la Garenne.

(3) Sur la place Saint-Pierre, dont la rangée de maisons conserve du cachet, on aperçoit, en face de la cathédrale, en retrait, une entrée du Présidial. Sous une lucarne étroite comme une meurtrière, s'ouvre une porte ogivale décorée de dents de scie ; ses pié-droits portent des chapiteaux plus anciens,

Entre les deux tours, s'étend une jolie *façade* (1868-1873), qui a remplacé l'ancien pignon détérioré par la foudre en 1824. Comme tout l'ensemble de l'édifice, elle est divisée par deux galeries superposées.

Au trumeau qui sépare les deux baies, se dresse, sous un dais gracieux, la statue moderne de saint Vincent Ferrier, taillée dans le granit de Kersanton, sortie de l'atelier Rivière (Nantes). Lorsque le temps lui aura donné sa patine, elle s'harmonisera mieux encore avec le ton général de l'église.

Le tympan représente, en trois registres superposés, le Christ assis entre deux anges, et des scènes de la vie de saint Pierre, le patron de cette église, et de saint Vincent, le grand apôtre de la ville ; les voussures ogivales fleuries qui l'encadrent reposent sur des pié-droits à longues colonnettes dégagées ; de chaque côté, de gracieuses niches attendent leurs statues.

Au-dessus de la première galerie, se développe une large fenêtre ogivale, flanquée de deux arcatures aveugles de même style.

Plus haut que la seconde galerie, le pignon, ajouré en rosace, orné de trilobes aux angles et de crochets aux rampants, se termine par une croix latine.

En achevant ce tour extérieur de la cathédrale de Vannes, dont le granit breton est le seul matériau, le visiteur note la persistance des traditions gothiques à une époque assez tardive et leur alliage inattendu avec les formes de la Renaissance tout nouvellement apportées d'Italie.

dont l'un représente une sirène à buste de femme et queue de poisson. C'était primitivement la « cohue », autrement dit les halles, le monument le plus ancien de la ville. Là, le Parlement établit son auditoire jusqu'à son transfert à Rennes (1535-1552), et puis lors de son exil (1675-1690) ; là, s'étaient tenus les Etats de la province, quand ils avaient siégé à Vannes. Cependant, c'est au château de la Motte, que, dans leur séance historique du 5 ou 6 août 1532, présidée par François 1^{er} en personne, les Etats présentèrent au roi leur requête d'union de la Bretagne à la France : une double plaque en rappelle le souvenir dans l'atrium du Crédit Nantais.



Visite intérieure

Nous sommes dans une *nef* romane construite au XII^e siècle, probablement sur le modèle de la cathédrale d'Angers, mais complètement transformée au XV^e siècle, alors qu'elle menaçait ruine (1). Les murs ont été éventrés à droite et à gauche : dix baies ogivales d'inégale largeur l'ouvrent sur des chapelles latérales, dont les énormes murs de séparation sont tout simplement les massifs contreforts de l'église romane.

Les dépenses de cette importante transformation furent couvertes par les aumônes des fidèles. Saint Vincent Ferrier était mort en 1419 : les pèlerins commencèrent aussitôt à venir prier sur son tombeau. L'évêque Amaury de la Motte (1409-1432) préleva un tiers de leurs offrandes pour la restauration de l'église ; mais ce fut seulement Yves de Pontsal (1448-1475) qui entreprit les travaux. A cinq reprises différentes, les papes favorisèrent par des indulgences l'affluence des pèlerins, afin d'aider à l'œuvre entreprise ; et le duc

(1) Cette transformation de l'édifice roman a été nettement établie par M. Roger Grand, professeur à l'Ecole des Chartes.

François II abandonna ses droits sur l'achat des maisons voisines nécessaires à la construction des chapelles.

Les travaux étaient assez avancés pour que la nef put être consacrée le 17 mars 1476 ; mais ils ne prirent fin qu'en 1494, ayant duré une quarantaine d'années. On s'arrêta alors, et l'on conserva « provisoirement » le chœur roman, avec son déambulatoire.

Les murs, un peu nus, laissent une impression sévère : ils n'ont de moulures qu'aux arcades des chapelles et des fenêtres. Une galerie règne à mi-hauteur : la taille des pierres bûchées au marteau indique que son passage est pris dans l'épaisseur des murs romans ; sa balustrade, où les quatrefeuilles et les flammes alternent par travées, est l'œuvre de Charier, en 1845.

Les nervures des fenêtres ont presque toutes été refaites entre 1876 et 1878 ; les verrières, de la même époque, ne sont pas sans mérite.

Les chapelles gardent leurs voûtes à croisées d'ogives, aux armes de leurs fondateurs, tandis que celle de la nef, en brique et tuffeau, date seulement de 1768. Cette *voûte* d'arête, en plein cintre, a des travées au dessus des fenêtres, et, dans l'intervalle, des arcs doubleaux qui reposent sur des consoles enroulées en volutes originales. Certains la jugent trop basse : elle s'élève à vingt-et-un mètres au-dessus du pavé, hauteur peut-être insuffisante pour un vaisseau qui mesure quarante-trois mètres de longueur sur quatorze de largeur. Elle masque, d'ailleurs, un beau lambris de bois, construit au *xvii*^e siècle, qui existe encore à une dizaine de mètres plus haut.

La *première chapelle* de droite, du côté de l'épître, est depuis 1856 celle des fonts baptismaux. On y a mis un devant d'autel en crazanne du Poitou, du *xvi*^e siècle, où l'on voit une cène dans un cadre à pilastres cannelés et chapitiaux corinthiens. Le vitrail, imité de la Renaissance par Lobin, de Tours, en 1878, représente des scènes relatives au péché originel et au baptême ; il porte les armes de la donatrice, comtesse

douairière de Courcy, née Néverlée (1). La clef de voûte porte un écu à trois chevrons (2).

La *seconde chapelle* est aujourd'hui dédiée à sainte Anne, dont on voit la statue entre celles de saint Joseph et de saint Joachim. On l'appela longtemps la « chapelle de l'Hermine », à cause de sa clef de voûte aux armes de Bretagne. L'autel moderne remplace celui qu'avait sculpté la corporation des menuisiers. Le vitrail, peint en 1876 par Meuret et Lemoine, de Nantes, montre la procession de sainte Anne. M^{re} Bécél (1866-1897) avait demandé d'être enterré dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray : sur le refus du Gouvernement, il fut inhumé dans cette chapelle Sainte-Anne, de sa cathédrale. La statue en marbre de Carrare, par Leroux, représente le prélat à genoux en cappe ; sur le socle, on lit cette inscription :

D. D. IOANNES MARIA BECEL EP. VENETEN.
NATUS KAL. AUG. MDCCCXXV VIXIT IN PONTIFICATU
ANNOS XXXI. OBIT VIII IDUS NOVEMBRIS MDCCCXCVII.
IN PACE (3).

Tourné vers la nef, un tableau de Rivaulon montre Notre-Dame du Rosaire.

La *troisième chapelle* est celle du Sacré-Cœur, qu'on voit dans le vitrail. M^{re} de Bertin (1746-1774), le constructeur de la voûte, qui inséra en 1757 dans le Propre du diocèse l'office des saints Cœurs de Jésus et de Marie, fit peindre dans le retable un tableau allégorique très curieux : tout en-haut, est le nom hébraïque de Dieu dans un triangle, d'où émane une

(1) Deux écus accolés : d'argent à deux jumelles de sinople en fasce, accompagnées au centre de l'écu de deux cotices d'azur en barre, et en pointe de deux cotices de même en bande, qui est de Roussel de Courcy ; et de gueules à trois fleurs de lys d'argent, qui est de Néverlée.

(2) Les trois chevrons se retrouvent dans les armes d'une quantité de familles bretonnes. L'absence d'émaux ne permet ici aucune certitude. On peut supposer avec vraisemblance qu'il s'agit de Robert de Comenan, abbé de Gêneston, au diocèse de Nantes, mort en 1506, dont le blason se lit : de sable à trois chevrons d'argent.

(3) « M^{re} Jean-Marie Bécél, évêque de Vannes, né le 1^{er} août 1825, vécut 31 années de pontificat et mourut le 7 novembre 1897. Qu'il repose en paix ! » Ses armes sont : d'hermine à une croix d'azur.

lumière qui baigne deux Cœurs : celui de gauche, un peu plus élevé, blessé et couronné d'épines, est celui du Sauveur ; l'autre, transpercé d'un glaive, est celui de sa Mère ; — en bas, une femme à genoux, vêtue de blanc, posant une croix sur un évangile et tenant de l'autre main des clefs et une tiare, représente l'Eglise, au milieu de la foule des fidèles, sur qui tombe en forme de flammes l'abondance des grâces divines ; la légende indique qu'il s'agit ici, selon l'expression de saint Jean Eudes et de M. Olier, de la vie intérieure des Cœurs de Jésus et de Marie :

INTIMI SENSUS UTRIUSQUE CORDIS,
AD DEUM, AD INVICEM, ET AD NOS (1).

M^{re} de Bertin se fit enterrer dans cette chapelle : sa statue, par Christophe Fossati, de Marseille, le représente en prières ; sur son sarcophage, on lit cette épitaphe :

HOC IN PERPETUUM SUÆ VENERATIONIS
ET GRATITUDINIS PIGNUS
DILECTIS ET ILLUSTRIS D. D. CAROLO JOANNI
DE BERTIN, EPISCOPO VENETENSI
CATHEDRALIS HUIUSCE ECCLESIAE
RESTAURATORI MUNIFICENTISSIMO
MONUMENTUM EREXIT CAPITULUM VENETENSE,
ANNO DOMINI 1777.
OBIIT DIE 23 SEPTEMBRIS ANNI 1774 (2).

Au-dessus du banc d'œuvre, un Christ en croix, par Pierre Vincent, don de Louis-Philippe.

La *quatrième chapelle* est depuis 1840 le siège de l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. Le vitrail, de

(1) « Sentiments intimes de ces deux Cœurs à l'égard de Dieu, l'un pour l'autre, et aussi envers nous. »

(2) « En témoignage éternel de sa vénération et de sa reconnaissance à Très aimé et Très illustre Seigneur, M^{re} Charles-Jean de Bertin, évêque de Vannes, le restaurateur magnifique de cette église cathédrale, le Chapitre de Vannes a élevé ce monument, l'an du Seigneur 1777. Il était mort le 23 septembre 1774. »

Ses armes se lisent : *écartelé au 1 d'azur à l'épée d'argent en pal, la pointe en haut ; au 2 et 3 d'or à trois roses sur un tertre de sinople, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent ; au 4 d'azur au lion d'or*. Elles sont timbrées d'une couronne de marquis, d'une mitre et d'une crosse, et surmontées du chapeau à cordelières et à quatre rangs de houppes.

Lemoine, représente Notre-Dame des Victoires. Le retable renferme une peinture de la sainte Vierge. A l'entrée de cette chapelle, on voit une Vierge-Mère, due au talent d'un modeste sculpteur de Guénin, Carado, qui sut exprimer une idée très théologique : la main de la Mère et la main de l'Enfant, comme se prêtant un mutuel appui, tiennent une même croix, dont le pied s'enfonce dans la tête du dragon.

Le gracieux tableau, qui regarde la nef, est de Nicolas Gosse : la Charité.

C'est dans la *cinquième chapelle*, anciennement sous le vocable de saint Patern, et où s'ouvre aujourd'hui la porte de saint Guenhaël, qu'est inhumé Yves de Pontsal (1448-1475), l'évêque qui entreprit la reconstruction de cette église et dont on voit le blason en clef de voûte (1). Dans un vitrail, sont saint Guenhaël, abbé de Landévenec, et la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne.

L'architecte du x^ve siècle n'avait repris que la nef. Au xvi^e siècle, on établit un plan grandiose, qui comportait notamment la restauration des transepts tels que nous les voyons aujourd'hui, la construction d'un déambulatoire dont les fondations furent jetées en terre, et celle de neuf chapelles rayonnantes, dont une seule fut entièrement exécutée, au fond de l'abside. C'est alors que les deux piliers romans, à l'*entrée du chœur*, furent alourdis de faux contreforts qui montent jusqu'à la naissance de l'arc triomphal, pour se coiffer de gros vases de fantaisie très laids. Les contreforts, qui marquent la première influence de la Renaissance à la cathédrale de Vannes (1517), sont agrémentés de cannelures, de coquilles, de chimères et d'une foule de figures curieuses, parmi lesquelles on voit, à droite, les lions de Montfort, sous un ange qui tient une table d'attente, et, à gauche, les statues de Samson et d'Hercule, plus bas qu'un Christ assis entre un ange et un diable. Ces piliers supportaient autrefois le clocher

(1) *D'argent à la fasce de gueules chargée de trois besants d'or, accompagnée de six hermines de sable.*



roman ; depuis sa démolition, ils sont devenus inutiles : leur suppression eût beaucoup dégagé l'entrée du chœur. Ils sont reliés aux murs par deux arcatures superposées, dont la plus basse porte la galerie ajourée, et ils se relient entre eux par un arc ogival en tiers-point à vous-sures, par-dessus lequel, dans les com-bles, on retrouve intact le premier arc roman. Sous la voûte actuelle, et en partie caché par elle, on devine un bla-son, qui pourrait bien être celui d'un pape.

Devant le pilier de droite, un petit autel porte une très belle statue de saint Paul, par Christophe Fossati, marbrier à Marseille (1776).

Le *transept sud* a été commencé en 1504. On y aperçoit à chaque angle une colonnette engagée, qui ne répond plus à rien et devait servir à recevoir la retombée des arcs formerets, — détail qui porte à croire que là encore il y eut plutôt restauration que cons-truction nouvelle. La fenêtre largement ouverte, avec des meneaux maladroitement refaits en 1876, a un vitrail de saint Pierre, don du Chapitre qui le marqua de son sceau. A la porte des Ducs, murée en 1776, est adossé maintenant l'autel du Rosaire, dans le retable duquel on voit un tableau de la Vierge. Le vitrail, qui éclaire le tympan, est de Desjardins, d'Angers (1928) ; c'est une scène char-mante, qui se passa ici-même, en 1432 : en présence du duc de Bretagne, Jean V, et de la duchesse, Jeanne de France, la



petite Françoise d'Amboise, âgée de cinq ans, reçoit sa première commu-nion de la main de l'évêque Amaury de la Motte. Aux murs de droite et de gauche, sont appendus deux tableaux de saint Vincent Ferrier : l'un, de Jean-Baptiste Maussaire, représente la prédication du saint à Grenade ; l'autre, de Nicolas Gosse, sa mort à Vannes ; ce dernier fut donné par Louis-Philippe, en 1845.

L'*intertransept* roman était surmonté d'un clocher, qui fut abattu en 1516. Les deux piliers voisins de la nef furent maintenus, les deux autres démolis et reconstruits plus loin, donnant à l'ensemble de l'intertransept ses dimensions ac-tuelles ; il est curieux de remarquer que les quatre grandes arcades reliant ces piliers entre eux sont en ogive dans l'axe de l'église, et en plein cintre dans l'axe des croisées. Ce travail fut achevé en deux ans, et l'on put entreprendre le transept nord.

Au *xviii^e* siècle, le vieux *chœur* roman existait encore ; mais, à peine venait-on de voûter la nef, qu'on s'aperçut qu'il était menacé d'une ruine imminente. Force fut de l'abattre dès 1770. Quand il s'agit d'adopter un nouveau plan, grandes furent les hésitations : les uns proposaient de raser tous les piliers et de donner au chœur la largeur de la nef, en utilisant les fondements déjà jetés en terre au *xvi^e* siècle, lors de la construction des transepts : on recula devant la dépense ; — d'autres voulaient seulement doubler la profondeur du chœur, jusqu'à rejoindre la chapelle absidale déjà construite : on jugea avec raison ce plan disproportionné ; — on s'arrêta au plan actuel qui conservait les dimensions de l'ancien chœur, mais en l'exhaussant jusqu'au niveau des autres voûtes. Comme la charpente ancienne de la nef et son lambris ont été conservés au-dessus de la voûte, et qu'ici, au contraire, la couverture a été refaite juste au-dessus de la voûte du chœur entièrement renouvelé, le visiteur se rend compte maintenant pourquoi,

ainsi qu'il l'a remarqué de l'extérieur, il y a dans la toiture une regrettable différence de niveau.

Les travaux, commencés en 1771, durèrent jusqu'en 1774. Le chœur se termine en un hémicycle, au fond duquel se dresse un grand Christ de marbre ; sa voûte repose sur des piliers carrés reliés par des arcs surbaissés ; cinq fenêtres élevées lui donnent un jour tamisé par des vitraux peints ; un mur circulaire, garni de belles boiseries de chêne sculpté, l'isole du déambulatoire, dont la voûte tournante fut terminée en 1776.

A droite du *déambulatoire*, on voit une vaste plaque de marbre blanc, où est gravé un décret du Chapitre de Saint-Pierre de Rome, en date du 1^{er} juin 1870, concédant à la cathédrale de Vannes le privilège de basilique mineure. Outre que cette faveur procure aux fidèles des indulgences, elle comporte certains droits pour l'église, notamment celui du campanile et du pavillon de soie rouge et or, qu'on porte aux processions et qu'on expose à certains jours de fête à l'entrée du sanctuaire.

Au-dessous, une petite porte ouvre sur le *vestiaire*, dont le seul intérêt est une belle pierre sculptée et peinte aux armes du Chapitre cathédral : *d'azur au dextrochère paré d'or tenant une clef à double panneton d'argent posée en pal*.

Les artistes volontiers s'arrêtent ici, pour jeter de ce point de vue un regard en arrière sur l'intérieur de la cathédrale.

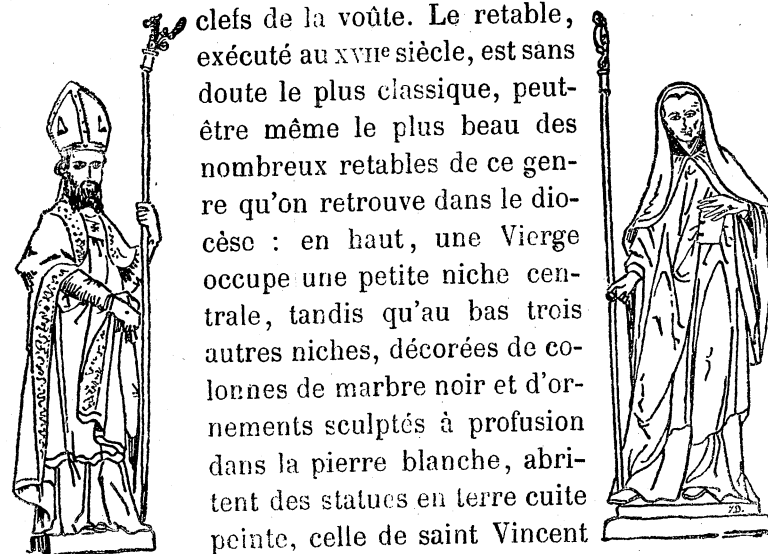
La porte suivante est celle de la sacristie, qui n'offre absolument rien de curieux.

Enfin, une petite porte donne accès, par un escalier à vis, dans la *salle capitulaire*. Cette salle, ornée de jolies boiseries Louis XVI, contient un magnifique meuble Louis XIII armorié des deux clefs de Saint-Pierre, quelques fauteuils Louis XVI, de beaux volumes et le trésor de la cathédrale. Ce modeste trésor ne renferme guère comme pièces anciennes que trois objets du *xii^e* siècle : un coffret à bijoux, transformé en écrin à reliques, couvert de scènes de la vie des châtelains peintes sur parchemin, la pyxide

d'ivoire où l'on gardait la sainte Réserve suspendue au-dessus de l'autel, une crosse d'ivoire ; on y conserve aussi la croix pectorale de M^{gr} de Hercé.

Au chevet de l'église, une belle grille en fer forgé est l'œuvre de Roussin, de Josselin (1776). Elle donne entrée dans la *chapelle de Notre-Dame de Pitié*. Cette chapelle avait autrefois son autel dans le fond. Beaucoup de chanoines s'y firent enterrer ; elle garde trois sépultures d'évêques, celle de Jean Validire de Saint-Léon (1432-1448) à gauche, et celles des deux frères, Jean de la Haye (1573-1574) et Louis de la Haye (1575-1588) en face : aucune ne porte plus la moindre mention. Cette chapelle romane fut reconstruite dans le style le plus banal au *xviii^e* siècle : on n'y remarque que le monument aux morts de la guerre, avec son vitrail de Desjardins, et deux jolis confessionnaux.

Elle sert actuellement de vestibule à la charmante *chapelle de saint Vincent Ferrier*, construite de 1536 à 1545. Sa voûte, en plein cintre, munie d'élégantes nervures, date seulement de 1635. M^{gr} Bœcl y a ajouté ses armes à l'une des



clefs de la voûte. Le retable, exécuté au *xviii^e* siècle, est sans doute le plus classique, peut-être même le plus beau des nombreux retables de ce genre qu'on retrouve dans le diocèse : en haut, une Vierge occupe une petite niche centrale, tandis qu'au bas trois autres niches, décorées de colonnes de marbre noir et d'ornements sculptés à profusion dans la pierre blanche, abritent des statues en terre cuite peinte, celle de saint Vincent

d'œuvre. Sous l'autel, une belle grille en fer doré ferme le tombeau destiné à recevoir la châsse des reliques de saint Vincent Ferrier.

Deux jolis vitraux montrent l'arrivée de saint Vincent à Vannes et sa réception officielle à la cour. On remarque sans peine la faute de couleur locale commise par le peintre verrier Didron, quand il orna des lys de France la couronne et le manteau du duc de Bretagne.

A gauche, dans un enfeu luxueusement orné, un sarcophage de marbre noir garde le corps de M^{gr} Sébastien de Rosmadec, dont le pontificat fut marqué d'événements religieux considérables. Un panneau porte cette inscription :

SÉBAST. DE ROSMADEC
ÉVÊQUE DE VANNES
1622-1646
SOUS SON PONTIFICAT
FUT DÉCOUVERTE LA STATUE MIRACULEUSE
ORGANISÉ LE PÈLERINAGE
ET ÉRIGÉE LA CONFRÉRIE
DE
S^{te} ANNE
FUT RETROUVÉE LES RELIQUES, RESTAURÉ LE CULTE
ET ÉRIGÉE LA CONFRÉRIE
DE
S^t-VINCENT.

CETTE CHAPELLE FUT CONSTRUITE EN 1634-37 (1).

Le cœur de son cousin et successeur, M^{gr} Charles de Rosmadec (1647-1671), est enfermé dans le même monument.

En face, dans un autre enfeu ouvré et armorié (2), se trouve

(1) Cette date est celle de la construction non pas de la chapelle, mais de la voûte et du retable.

Par une erreur très bizarre, les armes gravées sur le sarcophage ne sont pas celles de l'évêque défunt, mais bien celles de son neveu, le comte Sébastien de Rosmadec, seigneur du Plessis-Josso ; elles sont timbrées du chapeau à cordelières, adopté pour la première fois à Vannes par M^{gr} Charles de Rosmadec.

(2) *Ecartelé d'or et d'argent à trois quintefeuilles de gueules brochant.* L'écu est timbré d'une crosse, d'une mitre et d'une couronne de comte, et posé sur un cartouche.

la tombe de M^{gr} François d'Argouges (1693-1716) ; sous la statue agenouillée du prélat, se lit cette épitaphe :

D. O. M.
FRANCISCO D'ARGOUGES
VENETORUM BRITONUM EPISCOPO
VERÆ SINCERÆQUE FIDEI ET RELIGIONIS
ASSERTORI INVICTISSIMO
PRÆSULI IN PAUPERES CHARITATE
MUNIFICO
ANIMI FIRMITATE ET INGENII PRÆSTANTIA
IN PUBLICIS REBUS GERENDIS
INSIGNI
IN PRIVATIS MORUM SUAVITATE EXIMIO
OBIIT IDIBUS MARTIS MDCCXVI
MONUMENTUM HOC
SOROR PISSIMA SUSANNA D'ARGOUGES DE CREIL
FRATRI CHARISSIMO MÆRENS POSUIT (1).

Un peu plus loin, lors de la restauration du XVIII^e siècle, on transféra le cercueil de M^{gr} Louis Caset de Vautorte (1671-1687). M^{gr} Antoine Fagon (1719-1742), le fils du célèbre médecin de Louis XIV, a été enterré près de la table de communion. Aucun signe ne marque ces deux tombes.

Revenu au *déambulatoire*, on laisse à droite une porte de sacristie et une petite porte de sortie sur un jardin, et l'on voit exposés, au-dessus de la clôture du chœur, deux fragments d'une très belle tapisserie qui faisait autrefois partie de la décoration du sanctuaire.

Cinq miracles opérés par saint Vincent Ferrier y figurent (2) :

(1) « Au Dieu très bon et très grand. A François d'Argouges, évêque de Vannes, défenseur invincible de la religion et de la foi vraie et pure, prélat charitable et généreux envers les pauvres, remarquable par la fermeté de son caractère et l'élévation de son esprit dans la conduite des affaires publiques, et par l'aménité de ses manières dans les relations privées. Il mourut le 16 mars de l'an 1716. Sa sœur toute dévouée, Suzanne d'Argouges de Creil, a érigé en pleurant ce monument à un frère très aimé. »

(2) Le manuscrit de l'enquête faite pour le procès de canonisation de saint Vincent permet d'identifier les principaux personnages de la tapisserie.

Le frénétique est Perrin Hervé ou Grasset, devenu subitement fou furieux en 1425 et guéri miraculeusement.

Le premier enfant est Jean Gochalan, qui tomba d'un noyer en 1452 et fut

VN FRENETICQVE AMENE A LA TVMBE
DV SAINCT EST SOVDAIN GVÉRY.

VN ENFANT TOMBÉ DVN ARBRE ET TENV POVR
MORT EST REMIS EN SANTÉ VOVÉ AV SAINCT.

VN AVLTRE AFFLIGÉ DV H^t MAL EST
GVÉRY PVBLICQVEMENT VOVÉ AV SAINCT.

VN ENFANT FRAPE DE LA PESTE RECOMMANDÉ
PAR SES PARENS AV SAINCT EST GVÉRI.

VN AVLTRE TOMBÉ DANS VNE RIVIERE AGE DE CINQ
ANS EST RENDV A TERRE PAR LES PRIERES DV SAINCT.

On voit ensuite la canonisation de saint Vincent :

LE SAINCT APRÈS GRAND NOMBRE LE MIRACLES EST CANONISÉ PAR
CALIXTE 3^e 1455 DV VIVANT DE PIERRE 2, DVC DE BRETAGNE.

Le dernier tableau représente le donateur, dont la tête est
brodée en soie :

CESTE TAPIS^e DONNÉE PAR REVEREND PERE EN DIEV MESSIRE
JACQUES DE MARTIN ÉVESQVE DE VANNES CONSEIL^r AV CONSEIL
D'ESTAT. L'AN 1615.

En continuant, on arrive au *transept nord*, achevé en
1520. Ce transept est éclairé par une haute et large verrière
(Lemoine, 1876), représentant saint Vincent Ferrier, don du
comte et de la comtesse de Virel, dont il porte les armoiries (1);
et par le vitrail du tympan (Desjardins, 1927), qui montre le

guéri par le saint ; son oncle, Yves de Manheis, « abbé du benoist moustier de
N.-D. de Lanvaux », déposa au sujet du miracle.

L'épileptique est Jean Maydo, de Vannes, voué en 1420.

Il y eut en 1452 et 1453 trop de pestiférés guéris au tombeau de saint Vincent
pour qu'il soit possible de préciser duquel il s'agit ici.

L'enfant tombé dans une rivière pourrait être Jean Guého, de Josselin, qui
tomba dans l'Oust en 1452.

Par trois fois, Vincent Ferrier s'était arrêté devant Alphonse Borgia enfant et
avait dit : « Celui-là me canonisera ». L'enfant devint pape sous le nom de
Callixte III, et la prédiction se réalisa dans l'église Saint-Pierre de Rome, le
29 juin 1455.

(1) L'écu de Fresne de Virel d'argent à la fasce de sinople accompagnée
de trois feuilles de même posées 2 en chef et 1 en pointe est accolé à l'écu
d'Amphernet de Pontbellanger écartelé au 1 et 4 de sable à l'aigle à deux
têtes éployée d'argent becquée et membrée d'or, au 2 et 3 d'hermines à la
bande de gueules.

connétable Arthur de Richemont présentant à Jeanne d'Arc
son armée de Bretons, à Beaugency, en 1429. Celui-ci fut
offert, en mémoire de M^{gr} Buléon, vicaire apostolique de
Sénégal, par ses deux frères, le curé de la cathédrale et
le recteur de Saint-Jean-Brévelay.

Ici, la galerie se développe sur toute la largeur du pignon,
disparaissant ensuite dans l'épaisseur des murs, éclairée par
deux curieuses lucarnes, tandis qu'au pignon sud elle n'est
visible que sous le grand vitrail. Les deux transepts sont
séparés de la nef par des arcades en ogive, et du déambu-
latoire par des arcades en plein cintre, les unes et les autres
portant la galerie.

Contre les murs sont deux beaux tableaux : une toile de
De Poyat, donnée par Louis-Philippe, représente la mise au
tombeau ; l'autre, l'entrée de saint Vincent à Vannes, en 1418 :
derrière le duc, la duchesse et l'évêque Amaury de la Motte,
on aperçoit la cathédrale avec encore son clocher roman, et,
dans une perspective imaginaire, au fond de la rue des Vierges,
le château de l'Hermine.

Au milieu du transept, s'élève le cénotaphe de l'illustre
dominicain espagnol. Après un premier séjour à Vannes, du
5 au 29 mars 1418, où il prêcha tous les jours sur la place
des Lices, opérant une foule de conversions et de miracles,
saint Vincent Ferrier y revint l'année suivante, pour y
mourir le 5 avril 1419. Il fut enterré près du pilier du côté
de l'évangile, en arrière du maître-autel actuel. Son renom
de sainteté était universel : aussi la duchesse Jeanne de France
se fit-elle enterrer tout auprès, comme plus tard Isabeau
d'Ecosse, veuve du duc François 1^{er} ; ces deux sépultures ont
disparu, avec toutes celles dont l'église était encombrée. Pour
le procès de canonisation, on fit une enquête sur les miracles :
le précieux manuscrit des dépositions des témoins est conservé
à la cathédrale. Quand le procès fut clos, en 1455, les reliques
furent exhumées, excepté une vertèbre et le manteau ; et l'on
pratiqua un passage souterrain, aujourd'hui supprimé, allant
d'un transept à l'autre, pour permettre aux pèlerins de visiter

la tombe. En 1648, le tombeau fut refait en forme d'autel en marbre rouge et noir, avec une inscription qui se lit encore derrière. En 1777, ce tombeau, sorti de la crypte, fut placé à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui, et l'on y ajouta une inscription commémorative (1).

La première statue, de bois, placée sur le monument se trouve dans l'église de l'Île-aux-Moines ; le buste-reliquaire actuel date seulement de 1902 (2).

Dans la petite crypte, dont on voit l'entrée près du chœur, est la sépulture de M^{gr} Henri de Bruc (1817-1826), et celle de M^{gr} Simon Garnier (1826-1827), tous deux évêques de Vannes.

1) Voici ces deux inscriptions :

ANNO SALUTIS 1648 HOC MONUMENTUM Scⁱ
VINC^{ti} BENEFICIO ET MUNIFICENTIA ILLUS^{tr} D
SEBASTIANI DE ROSMADEC NUPER DEFUNCTI EPI
VENET^{is} MARMOREUM POSITUM FUIT, SEDENTIB
INNOCENTIO DECIMO SUMMO PONT^{ific} ET ILLUS^{tr}
DOMINO CAROLO DE ROSMADEC EJUSDEM
VENET^{is} DIOECESIS PRÆSULE.

« L'an du salut 1648, a été érigé ce monument de marbre à saint Vincent, grâce à la générosité et à la munificence d'Illustrissime Seigneur, feu M^{gr} Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, sous le pontificat de Notre Saint-Père le pape Innocent X et d'Illustrissime Seigneur M^{gr} Charles de Rosmadec, évêque de ce même diocèse. »

ANNO SALUTIS 1777 MONUMENTUM HOC, PRIUS IN SACELLO
SUB CHORO HUIUS ECCLESIE CONSTRUCTO, POSITUM ;
AD S^{an}cti VINCENTII DECENTIOREM CULTUM, IN HAC-CE PARTE,
SUMPTIBUS CAPITULI VENETENSIS RESTITUTUM FUIT ;
SEDENTE ILLUSTRISSIMO AC REVERENDISSIMO
D. D. SEBASTIANO MICHELE AMELOT
VENETENSI EPISCOPO.

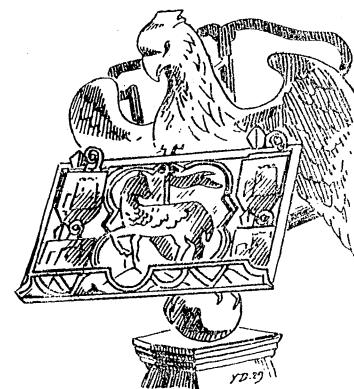
« L'an du salut 1777, le Chapitre de Vannes, pour permettre un culte plus digne de saint Vincent, a fait placer à ses frais en ce lieu le monument précédemment élevé dans la crypte sous le chœur de cette église, Illustrissime et Révérendissime Seigneur, M^{gr} Sébastien-Michel Amelot, étant évêque de Vannes. »

(2) Un joli vaisseau, construit au début du xix^e siècle par un marin, qui a sans doute voulu reproduire un type plus ancien, a été offert en ex-voto ; il est posé sur le tambour, derrière le tombeau.



La clôture du chœur est en fer forgé, ainsi qu'une grande grille qui fermait autrefois l'entrée du sanctuaire entre les deux gros piliers.

Le **maître-autel** en marbre polychrome, œuvre de Dominique Fossati, fut consacré en 1777. Son tabernacle aux lignes harmonieuses et ses anges adorateurs en font le plus riche meuble de la cathédrale. Des cent vingt-six angelots qui décorent l'église, ceux de l'autel sont d'emblée les plus remarquables, — à la façon, du reste, de Raphaël plus que de l'Angelico (1).



Derrière cet autel, un lutrin porte, sur une base moderne de marbre, un très bel aigle de bronze, dont le pupitre antérieur est marqué, aux quatre coins d'un médaillon *gothique*, aux armes de M^{gr} Jacques Martin de Belleassise (1599-1622) (2).

En revenant dans la **nef**, nous laissons à gauche l'autel du pilier, qui fut pendant longtemps, de 1375 au moins à 1790, l'autel paroissial, tandis que l'autel majeur était réservé au Chapitre. Une très belle statue de saint Pierre, œuvre de Christophe Fossati, y fait pendant à celle de saint Paul. Au milieu du pilier, on remarque une tête à trois figures, image naïve de la sainte Trinité.

Nous avons enfin à droite les chapelles du côté de l'évangile, qu'il nous reste à visiter.



La **première**, dédiée à Notre-Dame de Miséricorde, était auparavant celle de saint Yves, ce qui explique dans le

(1) La croix d'autel, très belle, porte cette inscription : « Fait par J.-B. Le Clair, rue de la Ferronnerie, Aux Chandeliers d'argent, à Paris, en 1761 ».

(2) Ecu d'*açur* au château d'*argent* maçonné de sable timbré d'une mitre et d'une crosse.

vitrail de Lemoine l'image du saint officiel de Tréguier. La clef de voûte est aux armes d'Yves de Pontsal, timbrées de sa crosse. A droite de l'autel, est un gracieux tableau de la Vierge, par Pierre de Laval.

Dominant la nef, une grande toile de Destouches, don de Louis XVIII en 1820, représente la Résurrection de Lazare : elle valut à son auteur une médaille de 1^{re} classe au Salon de 1819.

Dans la **seconde chapelle**, à grille de fer forgé, est enterré M^{gr} Alcime Gouraud (1906-1928), quatre-vingt-dix-huitième évêque de Vannes, autant que la liste épiscopale peut s'établir avec certitude. A droite, une statue de bois polychromée, sculptée en 1854 seulement, excite généralement la curiosité des visiteurs : c'est saint Isidore, de Madrid, dont le culte dût être apporté en Bretagne par les Espagnols pendant la Ligue. Le saint, patron des agriculteurs, est figuré dans l'ancien costume des paysans de Vannes.



Cette chapelle donne entrée dans la **chapelle ronde du Saint-Sacrement**, dont on a admiré l'ornementation extérieure, et qui, à l'intérieur, affecte la forme très simple d'une lanterne. Au centre de cette rotonde, qui évoque le souvenir de tels monuments funéraires de la *Via Appia* à Rome, les deux frères Daniélo, Jean et Pierre, tous deux archidiacres et chanoines, se firent enterrer sous une même pierre sépulcrale. L'autel primitif devait être celui qu'on a placé aux fonts baptismaux.

La **troisième chapelle**, après la chaire, où s'ouvre une porte surmontée des écussons de verre de la province de Bretagne, de la ville de Vannes et de l'évêque Jean-Marie Bétel, n'eut jamais de vocable : on y logea les orgues, au

moins de 1475 à 1743. La clef de voûte porte les hermines de Bretagne timbrées de la couronne ducale.

Une toile du célèbre Millet, l'auteur de l'*Angelus*, entre cette chapelle et la suivante, est tournée vers la nef : c'est une copie du Guerchin, l'Elévation de sainte Pétronille.

La **quatrième chapelle**, aujourd'hui dédiée à saint Louis, contient le vitrail, l'autel et la statue du saint roi, par Lemerle (1878). Les armes de Jean l'Espervier se voient à la clef de voûte (1). Au fond, le tombeau de marbre de M^{gr} Jean-Baptiste Latieule (2), par Vallet. Quand on creusa sa fosse, on y découvrit les ossements des émigrés de la Révolution, pris à l'affaire de Quiberon et fusillés à Vannes en 1795 ; une dalle gravée marque l'endroit où leurs restes avaient été solennellement transférés en 1814 ; à la cérémonie, M^{gr} de Beausset-Roquefort portait la croix pectorale de leur grand aumônier, M^{gr} de Hercé, évêque de Dol, pieusement conservée dans le trésor de la cathédrale.

La **dernière chapelle**, où restèrent les fonts baptismaux pendant un siècle et demi, sert de dépôt de chaises : on y voit un vitrail des saints Patern et Mériadec, évêques de Vannes, par Meuret et Lemoine.

Le fond de l'église est occupé par le **grand orgue**, fabriqué par le sieur Marcellin Tribuot, de Paris. La tribune

(1) Jean l'Espervier, protonotaire apostolique, chanoine de Nantes, conseiller et aumônier du duc, évêque de Saint-Brieuc en 1439, puis de Saint-Malo en 1450, commis en 1453 pour les préliminaires de canonisation de saint Vincent Ferrier, chargé de la reconnaissance du corps du bienheureux en 1456, mort en 1486, portait : *d'azur au sautoir engreslé d'or cantonné de quatre besants de même et chargé en abîme d'un écu (d'argent au croissant de gueules)*.

(2) Au dessous du buste en bas-relief, on lit cette inscription :

A LA MÉMOIRE
DE
MONSIEUR LATIEULE,
ÉVÊQUE DE VANNES,
1898-1903.

Au dessus, les armes sont sculptées : *parti d'azur à un agneau pascal d'argent et de gueules à trois annelets d'or* (et non trois besants) *au chef de Bretagne*. La devise est gravée sur la pierre tombale : FRATRUM AMATOR.

portée sur six colonnes de bois tourné d'une seule pièce, et le buffet avec ses tourelles, ses anges et ses cariatides, sont l'œuvre des sculpteurs Véniat et Lottemberg. La voûte, endommagée en cet endroit par la réfection de la façade en 1868, a été reconstruite en un style ogival qui ne cadre pas du tout avec l'ensemble ; les nervures reposent sur chapiteaux aux emblèmes des quatre évangélistes.

Avant de quitter cette cathédrale, intéressante surtout par son alliage d'éléments divers, le visiteur a une idée d'ensemble de sa construction à travers les âges, s'il se rappelle que le style français du XIII^e siècle a élevé la tour nord ; que le flamboyant du XV^e a remanié la nef romane ; que le début de la Renaissance a édifié les transepts, au XVI^e, ainsi que la chapelle ronde du Saint-Sacrement et la chapelle absidale de saint Vincent ; que l'art classique du XVIII^e y a ajouté le chœur et la voûte ; le néo-gothique du XIX^e, enfin, la tour sud et la façade.

Pour garder une impression favorable de ce mélange de styles, — la remarque est utile pour la plupart de nos vieilles églises, mais pour celle-ci tout particulièrement, — se souvenir qu'un monument architectural n'est pas une conception figée, cristallisée, pétrifiée pour les siècles, mais, au contraire, un être vivant, qui évolue, se complète, s'achève, se parfait, et, par conséquent, se transforme, avec les générations qu'il abrite, reflétant leurs besoins, leurs aspirations, leurs multiples états d'âmes.



BIBLIOGRAPHIE

Archives départementales, série G.

Archives du Chapitre.

Eglise cathédrale de Vannes, par J. LE MENÉ, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1881, p. 81.

Mélanges d'archéologie bretonnes, 1^{re} série, par R. GRAND, p. 143.

Monographie de la cathédrale de Vannes, par CHARIER, Bulletin de l'Association bretonne, 1853.

La cathédrale de Vannes, par DE LORME, Bulletin de la Société académique de Brest, 1902-1903, p. 3.

Le Morbihan, son histoire et ses monuments, par CAYOT-DÉLANDRE, p. 550.

Répertoire archéologique du Morbihan, par ROSENZWEIG, col. 226.

Itinéraire de Bretagne en 1636, par DUBUISSON-AUBENAY, p. 143.

Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes, par LUÇO, p. 814.

Histoire des paroisses du diocèse de Vannes, par J. LE MENÉ, t. II, p. 440.

Notes d'un voyage dans l'ouest de la France, par MÉRIMÉE, p. 278.

Dictionnaire de Bretagne, par OGÉE, t. II, p. 958.

Voyage dans l'ancienne France, par TAYLOR, NODIER et DE CHAILLEUX, Bretagne, t. II.

Notice historique sur la ville de Vannes, par FONSSAGRIVES, *passim*.

Histoire de la cathédrale Saint-Pierre de Vannes, extrait d'un mémoire de M. Mouillard, par M. LALLEMENT, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1857, p. 80.

Etude comparée des cathédrales de Vannes et d'Angers, par DE FARCY, Congrès archéologique de France, 53^e session tenue à Nantes, 1886, p. 347.

La Renaissance en France, par L. PALUSTRE, 11^e livraison, Bretagne, p. 17.

Le Chapitre de la cathédrale de Vannes, par J. LE MENÉ, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1900, p. 149.

Note de M. Grand sur la cathédrale de Vannes, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1918, 781^e séance, p. 62.

Consécration de la cathédrale de Vannes, par L. CHAUFFIER, Semaine religieuse de Vannes, 1914, p. 242.

Sépultures d'évêques dans le diocèse de Vannes, par J. BLAREZ, Semaine religieuse de Vannes, 1928, p. 763.

Une paroisse eucharistique, par J. BULÉON et J. BLAREZ, Revue de l'Eucharistie, décembre 1928, p. 743.

Comment Maître Vincent enrichit l'église de Vannes, par J. DE LA MARTINIÈRE, Bulletin de la Société Polymathique, 1923, p. 108.

Communication sur les tableaux de la cathédrale de Vannes, par L. LALLEMENT, Bulletin de la Société Polymathique, 1925, 860^e séance, p. 30.

Une influence sulpicienne à la cathédrale de Vannes, par J. BLAREZ, Bulletin trimestriel des Anciens Elèves de Saint-Sulpice, mai 1926, p. 264.

Navire ex-voto de la cathédrale de Vannes, par A. LE PONTOIS, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1926, p. 249.

La tapisserie de saint Vincent Ferrier, par J. LE MENÉ, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1881, p. 115.

Le coffret du XII^e siècle, par L. CHAUFFIER, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1874, p. 95.

Volute de crosse en ivoire, par L. CHAUFFIER, Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1879, p. 218.

